



Quel rôle la culture joue-t-elle dans la lutte pour la libération de la Palestine ?

Description

Par Mohammed El-Kurd, le 5 septembre 2023

Quel rôle la littérature joue-t-elle dans le mouvement de libération Palestinien ? Bien que la question elle-même ne soit pas subversive, c'est ce que l'on ressent. Les considérations sont nombreuses, mais il est difficile d'imaginer ce qu'un poème peut faire dans le canon d'un fusil.



Ghassan Kanafani

On me demande souvent, lors dâ??interviews et sur les campus universitaires, quel rÃ?le joue, selon moi, la littÃ©rature dans le mouvement de libÃ©ration de la Palestine. Bien que la question en elle-mÃªme ne soit pas subversive, câ??est en tout cas lâ??impression quâ??elle donne: quel est le rÃ?le de la littÃ©rature ? Ã? qui sert-elle, ici, dans le monde anglophone, dans les halls dâ??hÃ?tels chics et les auditoriums de lâ??Ivy League, Ã? des annÃ©es lumiÃ©res des fusils de fortune des camps de rÃ©fugiÃ©.e.s ? Difficile Ã? dire. Il est difficile dâ??imaginer ce quâ??un poÃªme peut faire dans le canon dâ??un fusil.

Habituellement, je proposerais mon anecdote classique: Rashid Hussein a écrit son poème sardonique, *God Is A Refugee (Dieu est un réfugié)*, pour protester contre la loi foncière israélienne de 1960, qui interdit la vente ou le transfert de terres appartenant à Israël (comme 93 % de toutes les terres saisies en 1948), et contre la loi sur la propriété des absents de 1950, qui permet au gouvernement Israélien de saisir les propriétés des réfugiés palestiniens lors de la Nakba. Son poème n'a pas seulement documenté le vol de terres par les sionistes, il a aussi aidé à former les fermiers et les propriétaires terriens pour qu'ils lancent une grève générale. Je donne des réponses faciles : les artistes sensibilisent le monde entier et alimentent les masses au niveau local. Mais parfois, je suis tenté de dire le contraire. Je suis tenté de dire que ce n'est que de la poudre aux yeux, qu'après tous les poèmes, les essais et les discours, le statu quo n'a pas bougé.

Il devient de plus en plus difficile de résister à cette tentation. Plus on me gratifie d'adjectifs et de platitudes pour mes écrits, plus on me rappelle que ces accolades sont surdimensionnées et dénuées de sens, d'autant plus que d'autres ne reçoivent aucune reconnaissance de ce type, ayant souffert et continuant à souffrir derrière des barreaux et dans des lits d'hôpitaux, ayant sacrifié leurs membres ou même leur vie. D'autant plus que l'opinion superficielle « l'existence est la résistance » reste en vogue (ne pas confondre avec l'organisation « L'existence est la résistance »). Qu'on ne s'y trompe pas, l'existence de Mahfoutha Shtayyeh, qui accroche ses oliviers face aux bulldozers, est une résistance. L'existence des Palestiniens qui font face aux expulsions à Silwan, Sheikh Jarrah et Masafer Yatta, qui font face à l'effacement dans les camps de réfugiés au Liban, etc. est une résistance. Mais qu'en est-il de ceux entre nous qui ont plus de mobilité et d'accès ? Comment nos contributions peuvent-elles transcender les gestes identitaires symboliques ? Encore une fois, il est difficile d'imaginer ce qu'un poème peut faire dans le canon d'un fusil.

La culpabilité est la réponse évidente ici, mais la culpabilité est en sommeil ; il est beaucoup plus productif de parler d'obligation. En particulier, de l'obligation liée au fait d'être des artistes et des producteurs. rices de connaissances dans la sphère publique. Je me souviens souvent des mots du regretté Basel Al-Araj : « Si vous voulez être un intellectuel, vous devez être engagé » bien que je sois enclin à soutenir que le mot arabe pour « engagé », *mushtabik*, a des connotations beaucoup plus militantes. « Si vous ne voulez pas être engagé, si vous ne voulez pas affronter l'oppression, votre rôle en tant qu'intellectuel est inutile ».

Depuis quelques mois, j'entraîne mes amis dans des débats épuisants sur mon dilemme. Quel est le rôle de la production culturelle dans une lutte de libération, dans notre lutte de libération pour être exact ? Un de mes amis, membre du Mouvement de la jeunesse palestinienne, m'a dit que « l'art ne peut pas exister pour l'art », qu'il doit servir un objectif plus important dans la lutte. Un autre ami, chanteur, a affirmé que les artistes sont plus efficaces lorsqu'ils attaquent des récits individuels plutôt que ce qu'il appelle « les slogans abstraits de la cause ». D'autres ont évoqué certains des grands poètes et écrivains qui ont laboré le discours que je répète aujourd'hui, et ont demandé comment je pouvais être à la fois un cynique et un perroquet.

L'un de ces noms est, bien sûr, Ghassan Kanafani, qui a non seulement illustré ce que signifie être un « intellectuel engagé », mais qui a aussi intimement compris comment nos ennemis n'ont jamais cessé d'utiliser les arts comme une « partie cruciale et indivisible de [leur] mouvement ». Dans *On Zionist Literature (De la littérature sioniste)*, son livre de 1967 récemment traduit en anglais, il écrit : « Le sionisme politique a largement utilisé [la littérature] non seulement pour ses efforts de propagande, mais aussi pour ses campagnes politiques et militaires ».

Bien que tous ces mes amis semblent croire que l'art et la culture jouent un rôle intrinsèque à l'exception d'un ami qui croit au fusil et rien d'autre que le fusil aucun accord sur la nature de ce rôle ou sur la manière dont il devrait se manifester de manière systématique. Nos débats n'ont abouti à aucun consensus. Et ils ont été épuisants, et non revigorants, car, au-delà des réponses faciles (sensibilisation, carburant, etc.), les inlassables questions qui s'en sont suivies ont prouvé : Les artistes doivent-ils être redevables aux institutions nationales ou culturelles (quelles institutions ?) qui régissent leur pratique artistique ? Qui, dans le contexte d'une société civile meurtrie par la criminalisation, la corruption et le manque de ressources, peut fournir les outils nécessaires à une renaissance révolutionnaire ? Est-ce que je porte atteinte à la liberté artistique en suggérant que les artistes sont des atouts pour notre lutte ? Qui, en l'absence de leadership politique, a l'autorité pour répondre à ces questions ?

Je suis conscient que je n'ai pas l'expertise nécessaire pour résoudre les questions ci-dessus qui ont été posées par de nombreuses personnes avant moi, à maintes reprises et je ne tenterai pas de le faire dans ce court essai. Je m'intéresse simplement à l'idée de l'obligation de l'artiste et à la manière dont cette obligation peut être exploitée.

Lorsque j'ai rencontré Jeremy Corbyn en avril dernier à Londres, je m'attendais à ce qu'il me parle de sanctions, de sanctions et encore de sanctions. Au lieu de cela, j'ai été surpris de l'entendre parler des promesses de ma génération, des jeunes Palestiniens qui chantent, écrivent des poèmes et réalisent des films, qui, selon lui, semblaient être l'avenir inévitable de la défense de la cause palestinienne. Il a insinué que la production culturelle avait une qualité intrinsèquement messianique, faisant écho, peut-être sans le vouloir, à la notion selon laquelle « la troisième Intifada sera culturelle », une citation souvent attribuée à Juliano Mer Khamis, qui a fondé le Théâtre de la Liberté de Jérusalem avec l'activiste de prison et ancien chef des Brigades des martyrs Al-Aqsa, Zakaria Zubeidi, et d'autres activistes. Je trouve ce point de vue romantique et réducteur pour les raisons que j'ai évoquées. Toutefois, s'il y avait effectivement un ange dans le marbre, il ne se sculpterait pas sans aide. Une soi-disant intifada culturelle ne va pas naître au hasard, pas sans une infrastructure gigantesque et un soutien organisationnel énorme.

Pour moi, l'obligation est un substitut de l'institution. En tant qu'écrivain disposant d'une tribune publique, je devrais au moins acquiescer à l'éducation politique et, de préférence, rechercher des conseils politiques si je dois traiter de la Palestine dans mon travail. Je ne suggère pas que nos contributions doivent nécessairement être didactiques ou militantes. Je n'appelle pas non plus à l'instauration d'un patronage réglementé par l'État dans notre cher et dysfonctionnel État de Palestine (je n'avais pas réalisé qu'il existait un ministère des Médias Ramallah avant l'assassinat de Shireen Abu Akleh). Je suggère simplement que notre situation qui a été mystifiée par des décennies d'obscurcissement et de nuances fabriquées devrait être gérée avec prudence. En l'absence de ressources politiques et

médias, les déclarations publiques sur notre lutte collective doivent être claires par le collectif. En bref, elles doivent être loyales envers la rue palestinienne.

Une amie a qualifié cette position d'« injuste ». Je l'avais partagée sous la forme de critiques adressées à *Mo* lors de sa sortie sur Netflix (je m'abstiendrai de développer pour des raisons de longueur). « Il est injuste d'attendre une commission de vérité qui porte la Palestine sur son dos », a-t-elle déclaré. Et je suis d'accord : il est injuste d'imposer à nos artistes des responsabilités qui ne sont pas assumées par d'autres artistes. Mais c'est ainsi. Il est si rare de rencontrer le peuple Palestinien dans les médias grand public, en particulier dans le monde anglophone, qu'une commission comme *Mo* est peut-être la première interaction d'un téléspectateur américain moyen avec notre situation, du moins en dehors de nos apparitions diabolisées sur CNN ou dans le New York Times. *Mo*, bien sûr, n'est qu'un exemple et, à mon avis, il n'y en a pas beaucoup.

Il ne m'échappe pas que je risque de faire appel au populisme en utilisant des termes tels que « loyal à la rue palestinienne », et même de souscrire à la même politique identitaire que je dénonce habituellement. Ces mêmes politiques identitaires qui permettent aux publications sionistes de jouir d'une crédibilité accrue après avoir engagé des sténographes palestiniens pour diffuser leur propagande. Ce n'est pas l'identité palestinienne de *Mo* Amer qui m'a incité à porter un regard critique sur son commission de vérité (je ne fais pas pression sur le célèbre DJ palestinien Khaled pour qu'il enregistre un album célébrant la Fosse aux lions). C'est plutôt parce que la Palestine, de par sa conception, occupe une place importante dans la scène télévisuelle. L'obligation n'est donc pas tant celle d'un.e artiste ou d'artistes palestiniens exclusivement, mais celle de l'art lui-même, si la Palestine est le point focal qu'il a choisi.

La rareté de la représentation palestinienne qui rend remarquable une scène comme *Mo* ou un film comme *Farha* signifie que les organisations sionistes sont plus susceptibles de se jeter sur chaque nouvelle chanson, film ou cours universitaire qui jette un peu de lumière sur le sort des Palestiniens, sans parler de sympathie à leur égard. Et rien n'échappe à la réaction sioniste : ni les livres pour enfants les plus dociles, ni les assiettes en céramique peintes par des enfants de Gaza, ni même les articles de presse qui, bien que favorables à la Palestine, citent les déclarations des responsables israéliens comme s'ils agissaient d'une doctrine visant à éviter la controverse. Dans ces conditions, comment peut-on, en toute conscience, produire une critique de quelque chose qui fait déjà l'objet de tant d'attaques ?

Mais notre protection légitime de l'art Palestinien et en plus du sentiment à la mode « l'existence est une résistance » signifie que toute notre production culturelle dans le monde anglophone risque d'être traitée de la même manière. Le radical est mis dans le même sac que le libéral ; le sans-gêne est mis dans le même sac que le désespérément persuasif. Le critère de qualité de l'art Palestinien devient simplement son identité. Mais sans critique et une critique sérieuse, pas une critique qui cherche des mines dans tous les champs et il ne peut y avoir de croissance. En d'autres termes, sans critique ni défi, la relation dialectique entre l'artiste et la « rue » ne peut être maintenue ou remise en question, et le rôle de l'artiste devient uniquement cérémoniel.

On pourrait dire que je cherche la petite bête en affirmant que cette obligation nâ??incombe pas quâ??aux artistes Palestinien.ne.s, mais plutôt Ã tous les artistes qui choisissent de reprÃ©senter la Palestine dans leur travail. MalgrÃ© cette sÃ©mantique, il nâ??en reste pas moins que de nombreux.ses Palestinien.ne.s se trouvent dans lâ??obligation de reprÃ©senter leur communautÃ©, quâ??ils en soient ou non responsables. Nos politicien.ne.s sont incompÃ©tent.e.s et complaisant.e.s, voire complices. Des dÃ©cennies de dÃ©stabilisation, de violence coloniale et dâ??effacement nous ont placÃ©s dans cette situation dÃ©gradÃ©e. Nâ??importe quel Palestinien.ne, en particulier un.e artiste, et surtout dans le courant dominant, peut se voir confier la tÃ¢che de porte-parole de la communautÃ© et, si souvent, cela se fait du jour au lendemain. En fait, cela sâ??applique Ã presque tous les domaines, et pas seulement aux arts.

Si nous sommes tous intrinsÃ©quement racialisÃ©.e.s en raison de notre situation gÃ©ographique (et de notre mise Ã lâ??Ã©cart), nous ne nous engageons pas tous dans un travail militant, comme câ??est le cas dans toutes les sociÃ©tÃ©s. Certain.e.s dâ??entre nous, si ce nâ??est la plupart, sont appelÃ©s sur le ring Ã un moment alÃ©atoire de leur vie â?? presque toujours en rÃ©action Ã une urgence profondÃ©ment personnelle. Jâ??avais 11 ans lorsque je me suis retrouvÃ© Ã faire campagne avec mon anglais approximatif pour sauver ma maison de Sheikh Jarrah dâ??une dÃ©possession violente, tandis que Ruâ??a Rimawi venait de terminer ses Ã©tudes de mÃ©decine lorsquâ??elle a Ã©tÃ© plongÃ©e dans le monde du plaidoyer, rÃ©clamant justice pour ses deux frÃ©res martyrs, Jawad et Thafer. Nous avons tous les deux Ã©tÃ© transformÃ©.e.s en ministÃ©res mÃ©diatiques propres, nous efforÃ§ant de crÃ©er une crise autour de ce que le monde mÃ©diatique traite habituellement comme un Ã©vÃ©nement banal. Et nous ne sommes pas des cas uniques ou rares ; les exemples sont innombrables.

Lorsque je parle Ã la tÃ©lÃ©vision du nettoyage ethnique dans ma propre maison et dans la grande JÃ©rusalem, je ne me considÃ©re pas comme un ambassadeur du peuple Palestinien et je nâ??ai pas Ã©tÃ© Ã©lu pour lâ??Ã©tre (en toute honnÃ©tÃ©, lâ??AutoritÃ© Palestinienne non plus). Mais Ã ce moment-lÃ©, je reprÃ©sente le peuple Palestinien, contre ma volontÃ© et peut-Ã©tre mÃªme contre la sienne. Je me suis souvent dit quâ??il Ã©tait possible de rÃ©soudre cette tension en se transformant en vecteur pour la collectivitÃ©. Aussi malheureux et injuste que cela puisse Ã©tre, je dois mâ??y prÃ©parer. Câ??est lâ??obligation, ai-je toujours pensÃ©.

Mais tout le monde ne prend pas cette dÃ©cision. Dans une interview rÃ©cente, Shabjdeen, un rappeur populaire de JÃ©rusalem, a expliquÃ© pourquoi il a sorti un disque apolitique aprÃ©s les succÃ©s massifs de sa chanson de 2021, *Inn Ann*, qui sâ??inscrit facilement dans le genre de la musique rÃ©volutionnaire. Il a dÃ©clarÃ© : Ã« Je peux vous garantir que je ne libÃ©rerai pas la patrie en rappant Ã». Non seulement il a refusÃ© de sâ??y soumettre, mais il a fait la satire de cette obligation. Je respecte cette position, dâ??autant plus quâ??elle reconnaÃ©t les limites de toute forme dâ??art fonctionnant de maniÃ©re indÃ©pendante, en dehors des limites dâ??un mouvement organisÃ©.

Un matin, dans le salon dâ??un ami Ã HaÃ©fa, le voisin de mon ami, qui se trouve Ã©tre un artiste, mâ??a tapÃ© sur lâ??Ã©paule alors que je rÃ©pondais Ã des emails (Ã« jouant sur mon tÃ©lÃ©phone Ã», comme il lâ??a dit). Ã« Tu veux savoir comment nous pouvons ressembler davantage aux Juifs.ves ? Ã« Non Ã», ai-je rÃ©pondu. Ã« Chaque IsraÃ©lien.ne, a-t-il poursuivi, sert dans lâ??armÃ©e pendant trois ans, puis une autre cohorte fait de mÃªme. Ce nâ??est pas notre

cas. Â» Il avait raison. En lâ??absence dâ??armÃ©e, il nâ??y a pas de devoir national dÃ©fini pour les Palestiniens. Si la rÃ©volution devait Ãªtre tÃ©lÃ©visÃ©e, ne devrait-elle pas Ãªtre un peu plus systÃ©mique ?

La proposition de lâ??artiste voisin de mon ami mÃª??a rappelÃ© une diatribe similaire : Ruth Wisse, professeur Ã©mÃ©rite de littÃ©rature yiddish Ã Harvard, sâ??est adressÃ©e aux Â« Juifs.ves amÃ©ricains.ves Â» et a dÃ©clarÃ© : Â« Chacun dâ??entre nous doit servir deux ans dans lâ??armÃ©e, certains dâ??entre nous cinq ans! Vous devez servir deux ou trois ans dans lâ??armÃ©e des mots. Vous devez apprendre Ã mener la bataille politique, qui est encore plus importante Ã ce stade que la bataille militaire! Vous devez apprendre Ã riposter sur les campus, Ã prÃ©senter des arguments. Â»

Jâ??ai bien peur que quelque chose rÃ©sonne dans le sentiment criant de Wisse. Une Â« armÃ©e de mots Â» est lâ??endroit oÃ¹ lâ??obligation rÃ©imagine notre participation Ã la lutte comme Ã©tant calculÃ©e, au lieu dâ??Ãªtre alÃ©atoire et rÃ©actionnaire. Je ne dis pas que lâ??art et la culture remplaceront le fusil, je dis plutÃ´t quâ??on se doit de remuer ciel et terre.

Bien quâ??il y ait eu 75 ans dâ??Ã©tudes et de production de connaissances palestiniennes, et que chaque journaliste, diplomate et lÃ©gislateur.ice ait accÃ©s aux preuves visuelles et matÃ©rielles des atrocitÃ©s commises contre le peuple palestinien, je crois, du moins pour lâ??instant, que le temps de la persuasion nâ??est pas rÃ©volu. Les artistes peuvent influencer et ont influencÃ© lâ??opinion publique internationale dans de nombreux cas au cours de lâ??Histoire. Câ??est certainement vrai pour le sionisme. La Â« marche disciplinÃ©e de la littÃ©rature sioniste au rythme du mouvement politique Â», comme lâ??a dit Kanafani, Â« alors quâ??elle allait crescendo de roman en roman et dâ??histoire en histoire Â», a certainement servi son projet colonial en Palestine.

Jâ??ai rÃ©cemment eu un entretien avec lâ??actrice et dramaturge Raeda Taha. Lorsque je lui ai fait part de ma rÃ©vÃ©lation dÃ©vastÃ©e que si je me tenais debout et lisais un poÃªme devant la barriÃ¨re militaire de Qalandiya, elle ne sâ??effondrerait pas et ne prendrait pas feu, elle a invoquÃ© le mÃªme principe : Â« [La libÃ©ration] est une question dâ??accumulation. Tout ce qui a Ã©tÃ© fait, et est fait aujourdâ??hui pour la cause, ne sera pas vain. Câ??est une accumulation de tant de petites victoires qui nous mÃªneront un jour quelque part. Je ne suis pas dâ??accord avec vous pour dire quâ??un poÃªme ne libÃ¨re pas, quâ??une chanson ne libÃ¨re pas, quâ??une piÃ©ce de thÃ©Ã¢tre ne libÃ¨re pas. Tous ces Ã©lÃ©ments, et bien dâ??autres encore, feront avancer les choses au fil des ans. Nous nous appuyons sur ce que nous avons fait depuis 1948, et mÃªme avant Â». Dans ce contexte, le rÃ´le de lâ??artiste dans un mouvement de libÃ©ration est le mÃªme que celui de tout autre membre de ce mouvement. Accepter lâ??obligation de participer Ã lâ??ascension.

Mohammed El-Kurd est un Ã©crivain et poÃªte de JÃ©rusalem, en Palestine occupÃ©e. Il est rÃ©dacteur culturel Ã Mondoweiss.

Source: [Mondoweiss](https://mondoweiss.net/)

Traduction ED pour lâ??Agence MÃ©dia Palestine

date crÃ©Ã©e
2023/09/14